Mémoire d'un aumônier militaire français en 1870

I - ELEMENTS DE BIOGRAPHIE

Le pasteur Albert HAAS, né le 10 février 1832, est le descendant d'une famille qui s'était installée à Strasbourg dès le début du 18ème siècle, une dynastie de charpentiers originaire de Seulberg en Hesse, non loin de Francfort sur le Main. Son grand-père était Jean-Valentin HAAS, qui fut d'abord charpentier puis Directeur des Forges du Bas-Rhin à Jaegerthal au temps d'Amélie DE DIETRICH, il collabora avec celle-ci durant de longues années[1]. Son père, Albert Haas (1803-1864) fut architecte, d'abord à Strasbourg, puis à Wissembourg. On lui doit de nombreux édifices publics et religieux (écoles, temples, églises et synagogues). La synagogue de Reichshoffen, aujourd'hui désaffectée, est une de ses réalisations.

Le pasteur Albert HAAS

Albert HAAS fit des études classiques aux lycées de Wissembourg et de Strasbourg. Il passa ensuite le concours d'entrée à l'Ecole Navale de Brest auquel il fut reçu, puis le concours d'entrée à l'Ecole Polytechnique de Paris. Entre les épreuves écrites et orales de ce dernier concours il perdit sa mère, ce qui le fit changer de cap et se tourner vers des études de théologie, après avoir eu une sorte de révélation. Il entra au Séminaire protestant de Strasbourg où il eut des contacts avec les pasteurs François HAERTER et Adolphe MONOD, avec qui il échangera une correspondance. De décembre 1857 à avril 1860, il fut pasteur suppléant dans le nord de la France près de Saint-Quentin. Il connut là sa future femme, Louise BAUDRY, qu'il épousa en 1859. Le 8 février 1861, il eut un fils, Théodore (1861-1933)[2]. Sa femme mourut la même année, en octobre 1861.

Le 17 avril 1860, à la demande de la famille DE DIETRICH, l'administration ecclésiastique le nomma pasteur à la paroisse de Windstein. Il résidait au presbytère de Jaegerthal dont le bâtiment imposant existe toujours et qui est aujourd'hui une propriété privée.

Le Presbytère protestant de Jaegerthal en 1864, où habitait le pasteur Albert HAAS

Au début de l'année 1870 il quitta à nouveau l'Alsace pour fonder un "Diaconat" dans le centre de la France à Foëcy près de Bourges. Il fit également durant cette période quelques voyages en Allemagne et en Hollande qui le menèrent auprès de personnalités connues à cette époque pour leur engagement chrétien et surtout social, comme J. WICHERN à Berlin et D. WITEWEEN en Hollande. C'est à ce moment qu'intervint la guerre de 1870 contre la Prusse. Il fut nommé aumônier militaire par le ministère de la Guerre, au 2ème corps d'armée à Metz. Entre le 10 août et le 20 novembre 1870 il resta dans les environs de Metz, sur les lieux des différentes batailles qui s'y déroulèrent, principalement celles de Mars-la-Tour et de Gravelotte. De là il fut envoyé pendant l'hiver 1870-1871 auprès des prisonniers de guerre français en Saxe et en Bavière et en février-mars 1871 auprès des prisonniers allemands en Bretagne à Auray (Morbihan), à Port-Louis près de Lorient, à Nantes ainsi qu'à Belle-Ile et Oléron. Revenu à Foëcy, il réunit à nouveau ses élèves autour de lui. L'Ecole du Diaconat prospéra jusqu'à la fin de 1872. Des événements familiaux survenus chez le co-fondateur principal du Diaconat, Frédéric MONNIER, l'obligèrent à dissoudre l'école. A cette époque il fonda également la revue « La Croix : journal de la vie chrétienne » dans laquelle il consigna les événements qui s'étaient déroulés à Metz et sa région pendant la guerre et dont il nous a fait le récit jour après jour. Il termina sa vie comme pasteur de la paroisse de Rott près de Wissembourg.

---

[1] **Voir** « *Mémoires de Jean-Valentin HAAS* » - Manuscrit et « *Lettres de Jean-Valentin HAAS adressées à Amélie DE DIETRICH* » Archives de Dietrich à Reichshoffen

[2] Théodore HAAS (1861-1933) peintre animalier, membre du célèbre *« Kunschthafe »* de Strasbourg

II - LES BATAILLES

Dans les premiers jours d'août 1870, HAAS se trouve à Paris où il attend avec impatience sa nomination en tant qu'aumônier militaire par le Ministère de la Guerre. Il doit attendre plusieurs jours en compagnie de deux autres collègues avant de recevoir la dépêche ministérielle transmise par le Directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg. Tous trois quittent finalement Paris pour Nancy le 10 août.

10 août 1870 au soir

Arrivés à Nancy et ne trouvant pas à se loger, les trois pasteurs décident de partir, chacun de leur côté, l'un à Châlons-sur-Marne, l'autre à Thionville, HAAS allant en direction de Metz. Le premier incident arrive peu après le départ de Nancy, à Frouard, où ils durent se séparer de tous leurs bagages, des valises et des caisses préparées à l'intention des blessés par les dames du Comité de Paris. Ils ne reverront ces malles que plusieurs semaines plus tard.

HAAS arrive à Metz à 7 heures du soir et est hébergé par le pasteur WENGER. Le lendemain on lui recommande de suivre le corps d'armée pour lequel il était désigné. En compagnie de WENGER, il commence à visiter les blessés installés dans la nouvelle Manufacture de tabacs de Metz. Après quelques péripéties, HAAS arrive à nouer des relations avec les aumôniers catholiques et avec un sous-intendant commandant l'ambulance du quartier général du 2ème corps, Monsieur DE LAGRANVILLE, qui lui offre le gîte et le couvert en attendant de pouvoir s'installer dans sa propre tente.

13 août

HAAS parcourt le 67ème, le 8ème et le 23ème régiment de ligne, à la recherche de soldats protestants afin de leur porter la bonne parole et le réconfort. Le soir en rentrant au camp, un soldat de garde le prend pour un espion. Il faut dire ici que si les aumôniers catholiques circulaient en soutane, les aumôniers protestants ne portaient aucun signe distinctif sur eux, ils n'avaient pas non plus la tenue militaire, ce qui les rendaient suspects. Ce soldat étant originaire de la Manche, HAAS commence à discuter avec lui, il lui parle de Cherbourg, (région d'origine de sa défunte femme) et lui cite quelques noms de familles de Cherbourg. Il finit par convaincre le soldat de son innocence.

14 août

« Je passe donc ma première nuit sous la tente. On m'avertit que le corps d'armée s'ébranlera le lendemain à quatre heures. Mes collègues sont couchés et lisent le journal à la lueur d'un bout de bougie posé sur un pliant. Au-dehors, on entend les infirmiers rire et causer, les chevaux hennir et se battre ; enfin les bougies sont éteintes. Deux fois on vient réveiller M. l'Officier comptable pour lui demander des brassards d'ambulance. Puis c'est le bruit des voitures qui passent, cela dure longtemps et l'on entend bien quand on a l'oreille si près du sol. Après minuit, le froid commence à être sensible, les douleurs et les rhumatismes s'annoncent. Voici la diane. En un clin d'œil nous sommes prêts, la tente est abattue et roulée, les bagages en ordre. Le jour commence à poindre. C'est le 14 août, un dimanche, quel dimanche !

On me conseille d'aller m'assurer de ma tente "elle ne vous rejoindra pas d'elle-même, mais il vous est facile de nous rejoindre avec la tente". Je cours donc en ville et reviens. Les troupes ont quitté leur campement de la veille, mais sur les hauteurs flottent encore les petits drapeaux de l'ambulance, le drapeau tricolore et le drapeau blanc à croix rouge.

A peine sur les lieux commence cet interminable et long défilé de fourgons et de voitures, à travers champs et ravins, qui nous prit cinq à six mortelles heures pendant lesquelles nous fîmes à peine huit kilomètres et qui nous conduisit à travers la ville dans la direction de Verdun, à Longeville-les-Metz, à trois kilomètres de Metz.

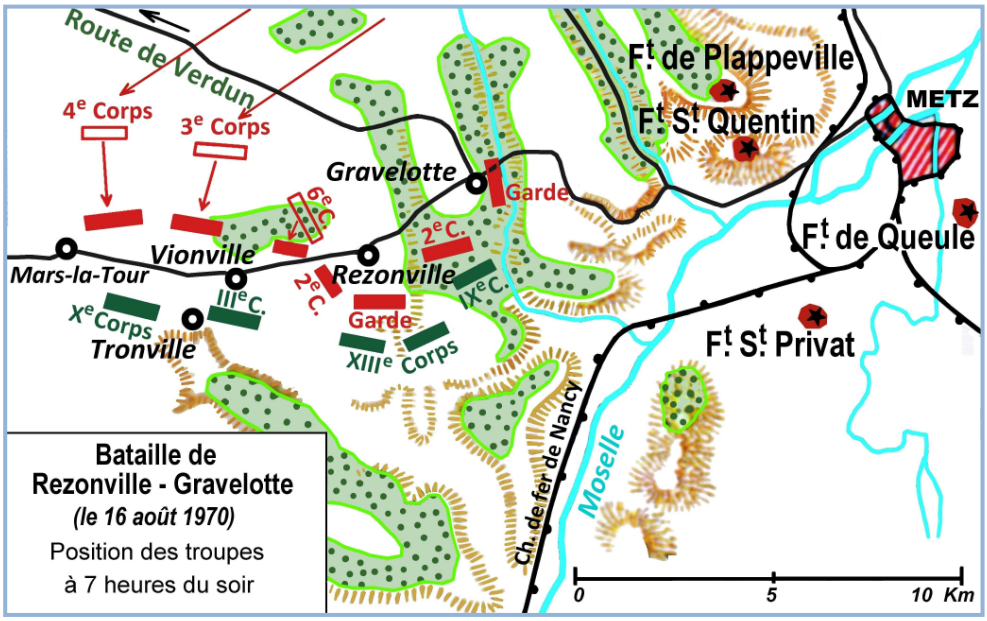
Deux divisions de notre corps d'armée campent à gauche de la route. Une tente après l'autre est dressée et pour la première fois je suis chez moi. Je cherche à m'installer quand, soudain, tout près de nous se fait entendre la grosse voix du canon, accompagné du bruit des mitrailleuses et de la fusillade. L'ennemi nous attaquait à l'improviste pour nous couper la route de Verdun et gagner les vingt-quatre heures qui lui étaient absolument nécessaires pour la concentration des troupes destinées à nous enfermer dans Metz. C'était la bataille de Borny. Elle s'était engagée à l'heure où, depuis vingt ans, à Metz comme ailleurs, le canon avait coutume de saluer l'avènement du 15 août. La bataille continua avec acharnement jusqu'à la nuit. La Moselle et une distance de 3 km nous séparaient de l'action. Toute la nuit je fus en éveil. Toute la nuit les troupes restèrent l'arme au pied. Je n'avais donc rien pu faire pour venir au secours de mes coreligionnaires morts ou blessés, une partie de mon corps avait été engagée et mon ministère s'était borné à continuer l'exploration des régiments qui marchaient dans ma direction ou qui campaient autour de ma tente… Quitter mon poste eût été imprudent, parce que le corps pouvait se remettre en marche ; c'eût été de plus assez dangereux, dans ces jours où tout homme qui ne portait pas l'habit militaire ou la soutane était considéré comme espion. Malgré la bienveillance que l'on me témoignait dans mon entourage immédiat, il est hors de doute que l'on me regardait avec défiance. Les articles du Figaro et d'autres influences avaient fait leur œuvre. Enfin, j'ignorais absolument alors que toute une division du 2ème corps avait été engagée et je pense que plus d'un homme du métier n'était pas mieux renseigné ».[3]

[3] Albert Haas, extraits des *« Mémoires d'un aumônier*

15 août

« Levé dès 3 heures, je salue un peu plus tard MM. les docteurs et officiers d'administration attachés à l'ambulance. On s'interroge sur l'affaire d'hier. Les nouvelles précises manquent. Il paraît, dit-on, que nous avons fait huit à dix mille prisonniers. Bientôt ma maison d'un jour est abattue, pliée et chargée sur le fourgon des équipages du train avec les quelques effets que je me suis procurés pour remplacer ceux qui ont dû rester à Frouard. Je n'ai ni cheval ni voiture. Le sous-intendant m'a dit qu'il connaît mes droits et qu'il verrait à me servir plus tard, que le désastre de Forbach avait trop réduit le matériel pour qu'il pût me satisfaire de suite. Je n'ai pas d'ordonnance… Du côté de la ville et à de rares intervalles, on entend des coups de canon, ce sont les forts qui tirent. Le sous-intendant nous apprend qu'il n'y a plus que nous autres du 2ème corps au campement, que l'on est parti sans rien lui dire et qu'il a envoyé prendre des ordres… Vers dix heures nous nous ébranlons et, passant à côté des colonnes militaires, nous continuons notre route dans la direction opposée à celle de la ville. Nous passons successivement à Moulins-les-Metz, Sainte-Ruffine, Rozérieulles… L'artillerie passe au grand trot. Tout à coup, un infirmier qui est assis près de moi me pousse du coude et me dit : "C'est l'Empereur[4] !" En effet, il était là, assis sur une chaise de paysan, devant une ferme, entouré de généraux, le Prince impérial à sa droite. Il regardait dans la direction de l'ennemi, d'un regard à la fois placide et soucieux. Les troupes passent sans mot dire. On salue à peine !…

Un peu plus tard, l'aumônier catholique de la garde impériale vient s'asseoir, pour un moment, dans notre omnibus : "BAZAINE, dit-il, vient de dire à Sa Majesté que nous avons remporté hier un grand succès, quelle modestie !" Un autre aumônier à cheval s'approche de notre voiture : il a trouvé environ 600 blessés dont pas un Prussien, ce qui prouverait que nous avions reculé… Nous traversons Gravelotte, nous descendons vers Rezonville. Vers deux heures de l'après-midi nous campons en avant de cette dernière localité. »



Carte des batailles autour de Metz en août 1870
D'après un extrait du Général Niox, « La Guerre de 1870 », Librairie Charles Delagrave, 1896

16 août : bataille de Mars-la-Tour –Rezonville

« La nuit a été froide. On sonne la diane à 3 heures. Bientôt tout le monde est prêt au départ, qui n'a pas lieu. Il est 6 heures, il est 8 heures, aucun mouvement. Ce sera comme toujours disent quelques officiers, une journée d'inaction et d'ennui… Soudain, vers 10 heures, on entend le canon du côté de Vionville, c'est l'ennemi qui avait campé à Mars-la-Tour et qui nous attaque à l'improviste. La panique s'empare des troupes qui avaient fini par défaire les cantines ; des vingtaines de chevaux bridés, mais sans cavaliers, arrivent au galop sue Rezonville, où campent nos généraux; des voitures du train se sauvent dans la même direction, des fantassins les suivent. Nous sautons en bas de l'omnibus pour nous replier vers le village où nous suivent les voitures de l'ambulance. Le Général BATVILLE, la canne à la main, arrête les fuyards. L'abbé BARAUD crie : "Courage, en avant, les Prussiens reculent !" Les obus commencent à arriver, la fusillade se rapproche sensiblement. Bientôt arrivent les premiers blessés, on les apporte à l'église, à la maison d'école; je m'installe dans cette dernière, recevant les hommes, leur enlevant les armes que nous déposons dans un coin, couchant sur la paille les malheureux qui me tendent les bras et me montrent leurs membres mutilés… Bientôt le rez-de-chaussée est plein, nous faisons monter les blessés au premier étage puis ceux qui le peuvent dans les combles. »[5]

Une femme donne à HAAS la clé d'une petite maison pour y installer d'autres blessés, mais bientôt l'ennemi se rapproche, les balles sifflent dans la ruelle autour de la maison et viennent casser les tuiles du toit. Les bombes et les obus frappent les autres maisons. HAAS fait des pansements avec ce qu'il a sous la main,

militaire français en 1870 », manuscrit.
[4] Napoléon III.

[5] Albert HAAS *« Mémoires d'un aumônier militaire »*

des mouchoirs, des lambeaux de chemise, son cache-nez, etc. Il n'a qu'un demi-bidon d'eau, ce qui le motive pour tenter une sortie et essayer d'en trouver davantage. Il sort, entouré par le sifflement des balles et finit par rapporter de l'eau et des linges propres qui lui permettent de refaire les pansements. Il arrive à faire évacuer certains blessés vers Gravelotte.

Le corps de garde en prise à Saint-Privat-la-Montagne lors de la bataille de Gravelotte. Gravure d'après une œuvre originale de Christian Gell.

Retour à Gravelotte vers 5 heures du soir. Là, le spectacle des blessés est horrible : *« des bras arrachés, des figures arrachées, un blessé surtout m'a fait une impression ineffaçable. Cet homme était natif de Colmar. Un éclat d'obus lui avait arraché les yeux, le nez, la bouche. Avec un grand tampon de charpie on lui avait refait une tête. "Il faut être fou pour jouer ce jeu", ne cessait de répéter notre docteur en chef. »*[5]

17 août

« Bonne journée, consacrée toute entière au soin des blessés » note HAAS. Il s'occupe surtout du côté spirituel de son rôle d'aumônier, prie avec les blessés, collabore avec les autres aumôniers et les sœurs catholiques.

Vers 4 heures du soir : *« Nos troupes nous ont délaissés. Deux cavaliers prussiens entrent dans Gravelotte le pistolet au poing et viennent se poster dans l'axe de la rue principale, aux deux extrémités de la rue. Ils fument tranquillement leurs pipes, regardent autour d'eux, tandis que le personnel de l'ambulance dispose en tas et en faisceaux toutes les armes qui lui restent. Que cette reddition d'armes me semblait triste !*[5]

18 août : bataille de Gravelotte – Saint-Privat

Dès le matin, le sous-intendant annonce qu'il y aura une grande bataille et que Gravelotte est menacée de se voir prise entre deux feux. Il engage donc le personnel de l'ambulance à partir, soit en direction de Metz, soit vers Rezonville-Vionville, à l'opposé, du côté de l'ennemi. HAAS demande ce que vont devenir les blessés qui ne peuvent suivre. L'intendant répond *« Eh ! Tant pis, il faudra les abandonner à leur sort »*. HAAS décide de rester auprès des blessés, rejoint par l'abbé MONTET, un aumônier volontaire originaire du Puy-de-Dôme. Tous deux s'emploient à trouver de la nourriture. Un paysan leur parle d'une vache qui se trouve derrière le village et qui pourrait être sacrifiée et mangée. HAAS et l'abbé partent en direction de Verneville, armés de cordes et d'une gaule, afin de faire avancer la vache. Là ils tombent sur des cavaliers ennemis qui les arrêtent, les gardent à vue, puis les conduisent à travers champs auprès du lieutenant prussien qui les escorte chez le commandant. Ils finissent par se retrouver au milieu de l'artillerie prussienne déjà rangée en bataille pour la terrible bataille de Gravelotte. L'officier supérieur les reçoit et explique que les mouvements de leur ambulance le matin paraissaient très suspects. HAAS insiste sur le caractère humanitaire et pacifique de sa démarche et sur le sort des blessés de Gravelotte, il en appelle à la Convention de Genève et à ses titres. L'officier coupe court à l'entretien et dit *« Monsieur, en temps de guerre les lois de la charité sont mises de côté, vous êtes purement et simplement prisonniers de guerre et vous serez détenus à Gorze jusqu'à nouvel ordre. »*

« Cependant le commandant, d'un coup de sifflet, appela les gendarmes à cheval qui nous emmenèrent. Nous traversons une partie du champ de bataille du 16 que je n'avais pas encore vue. De tous côtés nos morts jonchent le sol. La plupart sont couchés sur le côté ou sur le dos, les bras recourbés en avant, les doigts ouverts. C'est de la cavalerie, si je ne me trompe. La poussière de la route, soulevée par les pieds de milliers de chevaux et chassés par le vent est venue saupoudrer de gris la face livide ou déjà noire de nos braves. Une odeur de putréfaction commence à se dégager des cadavres. Puis il faut tourner autour des chevaux morts, qui, les pieds en l'air, le ventre ballonné, n'ont plus leur queue : les hyènes des champs de bataille, ces sordides spéculateurs, sont donc déjà passés par là...

Nous nous rapprochons de la route su laquelle arrivent, en sens opposé, des régiments d'uhlans. Tous ont la figure couverte de poussière… De temps à autre, un officier d'uhlans fait un signe d'intelligence à nos gendarmes et leur dit d'un ton interrogateur : "des espions ?" – "Oui", répondent régulièrement les gendarmes. "Vous êtes expéditifs, Messieurs" leur dis-je, "qui vous a prouvé que nous étions des espions ?" »[5]

Au lieu de les mener à Gorze, les gendarmes les conduisent dans un ravin marécageux, à l'arrière d'un petit champ. Là on les réunit à 17 autres prisonniers de guerre français. Vers 10 heures on leur donne un peu de bouillon et du pain. La nuit arrive. Ils sont obligés de s'étendre à terre, dans la boue, sans paille ni couverture.

19 août

Ils se lèvent avant le jour et se nettoient comme ils peuvent. Un officier vient raconter à HAAS que la bataille de la veille a été sanglante et qu'il y a eu d'énormes pertes des deux côtés. A 9 heures, un peloton de soldats vient prendre HAAS, l'abbé MONTET et les autres prisonniers afin de les conduire devant le major. Celui-ci sort de son bureau et s'écrie en français *"Messieurs les pasteurs, à votre tour !"* « *Nous entrons et sans nous demander d'explication, sans nous faire d'excuses, le major nous dit que nous sommes libres. Il écrit nos noms sur un chiffon de papier en y ajoutant ces mots : "Kann frei passieren", permis de circuler librement. Nous demandons où nous pouvons porter nos pas et il nous est répondu que cela nous regarde* ».[5]

III - UN TÉMOIN ENGAGÉ

Après avoir vécu deux des célèbres batailles de cette guerre, HAAS restera encore jusqu'au mois de novembre dans les environs de Metz, Rezonville et Gravelotte. Il passa ces trois mois à exercer son ministère, à visiter et encourager les malades et les blessés ou à organiser des cultes. Il eut quelquefois l'occasion de rencontrer des officiers supérieurs à qui il raconta ses aventures. Il profita de l'accalmie sur le front pour réfléchir et nous livrer ses pensées au sujet de certains dysfonctionnements qui ont jalonnés son métier d'aumônier, comme par exemple l'absence de listes qui auraient pu l'aider à repérer la présence de soldats protestants. Il dut en effet à chaque fois questionner les soldats sur leur appartenance confessionnelle. Dans l'ensemble, on peut dire qu'il eut à souffrir d'une grande désorganisation, qui n'était en fait que le reflet d'une désorganisation générale à tous les niveaux durant cette guerre et qui, selon certains historiens, conduisit à la défaite de la France.

HAAS eut également assez souvent des discussions d'ordre théologique avec ses collègues, les aumôniers catholiques ou avec les religieuses qui soignaient les blessés. Ces contacts étaient en général très bons, y compris avec les aumôniers juifs. Une seule fois il eut à déplorer un mauvais accueil au Petit Séminaire et au Sacré-Cœur de Metz : *« Monsieur le Supérieur vous fait dire, Monsieur, qu'il vous voit d'un mauvais œil dans son Séminaire, et qu'il trouve fort mauvais que vous adressiez la parole aux malades catholiques. On vous soupçonne, Monsieur, d'être un ministre protestant… J'accompagne M. l'abbé chez M. le Supérieur. Celui-ci descend d'un étage supérieur et, se plaçant devant moi il me dit en tremblant de colère : "Monsieur, je viens vous demander de quel droit vous vous introduisez dans mon établissement". Je lui offre très tranquillement toutes les explications désirables … je réitère ce que j'ai déjà dit à M. l'abbé et j'ajoute que le fondateur de l'ordre des sœurs du "Divin Rédempteur" était mon parent et que feu ma grand-mère… avait eu la générosité de payer les études de son neveu, notre cousin l'abbé David REICHARDT.[6] Monsieur le Supérieur cherche alors à me faire comprendre que l'on m'avait pris pour un espion. Que quelques jours auparavant un monsieur avait amené à leur ambulance, en cabriolet, des officiers français blessés et que l'on avait eu lieu de supposer que c'était un espion. Le trésor d'un corps d'armée avait été un temps caché dans les bâtiments du Séminaire et c'est sans doute là ce qui avait attiré l'espion.*[5]

Puis intervint, **le 28 octobre**, la reddition de Metz, qui inaugura « *un nouvel ordre des choses* » comme dit HAAS. Le dimanche **6 novembre**, les Prussiens fêtent leur victoire en organisant une grande cérémonie religieuse à laquelle assiste HAAS. Les paroles dites alors par l'aumônier prussien, Monsieur le pasteur DE BODELSCHWINGH, lui inspire des sentiments contradictoires, à la fois d'admiration et les regrets que l'on peut imaginer. Monsieur DE BODELSCHWINGH *« était l'homme qui, depuis qu'il est rentré dans ses foyers, n'a cessé, en chaire et dans le journal auquel il collabore, d'inviter son peuple à s'amender »*. Les mots que HAAS écrit alors serviront de conclusion aux événements tragiques qu'il a relatés tout au long de ces Mémoires ».

« Non, je n'ai point de remords du sentiment de respect que m'inspira un aumônier ennemi et j'ajouterai que, sans infidélité, dans tout le cours de ma courte carrière d'aumônier, je n'ai jamais cru devoir exciter à la haine contre l'ennemi. Si, en dehors de mon ministère de consolation, j'ai parlé, c'était plutôt pour réveiller l'amour de la patrie. La haine de l'ennemi peut bien amener des catastrophes, mais le pur amour de la Patrie seul enfante des prodiges et donne le courage de s'ouvrir. Le devoir exclusif d'un patriote chrétien est de nourrir chez ses frères ce sentiment. »[5]

Adélaïde HAAS

[6] David REICHARDT, mort à Niederbronn, co-fondateur du couvent de Niederbronn dont il fut longtemps le Supérieur.